

Conférence-débat sur la résilience

Synopsis

Réflexions sur un parcours historique de la résilience antillaise

par

Jean Bernabé

I/ Question de définition

Dans le terme « résilience », la notion cruciale de **saut** (du latin « silire »). Je n'ai pas religion de l'étymologie, mais je dois prendre en compte la double valeur latine du préfixe « re » :

- il signifie, d'une part, un **mouvement en arrière** (une sorte de recul comme pour résister à un choc). Cela s'apparente à un mouvement rétrospectif, un mouvement vers le passé. Il ne peut s'agir en fait que d'un passé imaginaire puisque, jusqu'à nouvel ordre, on ne retourne jamais physiquement dans le passé ;

- il implique, d'autre part, une répétition, autrement dit la reprise du passé orienté vers le futur dans une **trajectoire spatio-temporelle**, impliquant les notions de **bond**, de **rebond** ou, si on préfère, de **rebondissement**.

Ma première préoccupation est de définir les conditions physiques requises pour tout **rebond** mécanique. Ces conditions me semblent au nombre de deux :

- d'une part, **une entité** pourvue d'une certaine **élasticité** ;
- et, d'autre part, un **support** possédant une **fermeté adéquate**.

Une remarque intéressante au passage : l'expression footballistique créole « tjouvé an boul » signifie « amortir un ballon ». Correspondance avec le français « amortir », le mot « tjouvé » signifiant « tuer », c'est-à-dire **faire mourir**, verbe dont dérivent les termes « amortissement, amortisseur ».

. En d'autres termes, la logique du **rebond** se situe à l'opposé de celle de la **mort**, de l'**amortissement**. Ce lien sémantique entre le créole et le français n'est pas insignifiant.

Au-delà de la perspective **mécaniste**, nous sommes ici sollicités par une approche **vitaliste**, appliquée à l'humain. Deux questions se posent dès lors :

- en quoi consiste pour une entité humaine l'**élasticité** ?
- et, pour ce qui est du support, comment évaluer sa **fermeté** ?

Cette problématique nous introduit au concept d'**écosystème**, le **support** étant, de toute évidence, l'**environnement biotopique** de l'**entité** en question.

II/ La résilience à travers la colonisation du continent américain

Depuis ses origines africaines, l'histoire de l'humanité consiste en une succession ininterrompue de rebonds nécessaires à la survie des groupes des humains et des civilisations. Cela renvoie **tout particulièrement** à la problématique de la **colonisation** de la Terre, telle qu'elle a pu s'opérer à partir du foyer africain originel. La colonisation n'est pas autre chose qu'une migration. Tout colon est un migrant et tout migrant est un colon. Mais, attention, tout migrant n'est pas forcément un colonialiste. Les vagues migratoires issues des pays du Sud en direction des pays du Nord ne sont pas inscrites dans un processus colonialiste. La planète Terre est le bien commun des hommes. C'est à certaines conditions qu'on passe de colon à colonisateur, donc à colonialiste. S'agissant du continent américain, je ciblerai ici les Etats-Unis :

- **premier moment important : 1620**. Les voyageurs du navire emblématique qu'est le *May Flower* quittent l'Europe ;

. on a affaire à des migrants qui cherchent à fuir misère sociale et persécutions religieuses ;

. Ils arrivent affamés et dans un état de délabrement avancé sur une terre déjà peuplée, la terre américaine ; ils sont accueillis par des tribus amérindiennes qui les initient aux cultures locales.

. **Ces migrants ne sont au début que des migrants, de simples colons, pas encore des colonisateurs**. Ce sont des gens qui vont étymologiquement « cultiver » la terre pour subvenir à leurs besoins. Rappel de l'étymologie du terme « colon » (du latin « **colere** ») signifiant à la fois « cultiver » et « honorer », car cultiver la terre c'est aussi lui rendre hommage, parce qu'elle permet aux humains de se nourrir.

. Survient une mutation : l'Amérindien, d'hôte accueillant, devient un ennemi à pourchasser et le migrant un candidat à une « autochtonie légitime ». Pourquoi ? Devant l'imposante légitimité des Amérindiens, reposant sur une dimension immémoriale, dès lors la seule solution logique réside dans l'élimination de ces autochtones, afin de se substituer à eux.

. Il ne s'agit absolument pas d'une démarche consciente de ses causalités, mais d'un **schème** relevant de ce que j'appelle la **créolisation symbolique**, que j'oppose à une **créolisation fonctionnelle**, celle qui débouche sur des productions linguistiques et culturelles créoles. La créolisation symbolique correspondant à un ancrage dans le sol, le créole étant celui qui est né dans la colonie.

- **deuxième moment important : 1776**, la guerre **anticoloniale** (je dis bien anticoloniale et non pas **anticolonialiste**) qui aboutit à la rupture d'avec l'Angleterre et, par conséquent, à l'indépendance des États-Unis.

Conséquences : on passe d'une « **exocolonisation** », qui était gérée depuis l'extérieur par l'Angleterre, donneur d'ordre, à une « **endocolonisation** », c'est-à-dire à une colonisation de l'intérieur du territoire américain, avec pour objectif, redisons-le, l'élimination des

Amérindiens, telle que nous la révèle la terrible histoire de la conquête de l'Ouest et, par voie de conséquence, l'autochtonisation des colons.

. Comme quoi, si la guerre d'indépendance contre l'Angleterre était bien **anti-coloniale** (les colons ne veulent plus être une **courroie de transmission**), elle n'était pas pour autant **anti-colonialiste**.

. La preuve en est que les anciens colons sont en effet devenus des **colonisateurs en interne**, ce dont témoigne la conquête de l'Ouest (tragique et terrible pour les Amérindiens).

. La révolution de 1776 détient une puissance formidable qui aboutit à la doctrine de Monroe, d'essence tout à la fois nationaliste et impérialiste : « L'Amérique aux Américains », qui signifie en fait et cela, de manière scandaleuse : « L'Amérique aux Etasuniens ».

.En effet, les termes « américain » et « étasunien » sont imposés comme étant synonymes alors qu'un Etasunien n'a pas plus qu'un Vénézuélien, un Péruvien ou un Colombien le droit de s'appeler « américain ».

- *troisième moment important* : fin du XXème siècle-début du XXIème siècle : construction d'un mur sur la frontière mexicano-étasunienne.

Conclusion de ce parcours : le cheminement de la résilience depuis ce que représente l'épisode du *May Flower* jusqu'à la construction, à la frontière mexicano-étasunienne, de l'actuel mur de séparation, est à la mesure de l'amnésie d'un peuple né de la migration. Cette « créolisation symbolique » est, redisons-le, liée à une logique inconsciente de droit du sol, exprimée à travers la volonté démesurée d'autochtonisation suggérée précédemment. À cet égard, je conseille la lecture du dernier roman, *Home*, de l'écrivaine afro-américaine nobélisée, Toni Morrison. Il confirme à partir d'une intuition littéraire mon approche de la créolité symbolique liée au fait, y compris pour les Afro-descendants, de faire de l'Amérique un lieu d'enracinement, une « maison » (« home »). Il confirme aussi que la révolution anticoloniale de 1776 est, au-delà des revendications politiques du *Tea party*, une révolution initiée dans la logique d'une créolisation symbolique.

III/ Le cas de la colonisation des Antilles

Il y a lieu de distinguer trois parcours de résilience, articulés autour de plusieurs dates :

1) le **premier parcours**, que j'intitule « du pauvre hère français à l'émergence d'une fraction hégémonique ».

Première date : 1635 : arrivée des premiers colons français. À part les gouverneurs qui représentent l'État français, ce sont des gens en situation de misère en France (cadets de familles, repris de justice, prostituées, etc.).

. Pendant une première période, celle du **défrichage**, la condition des engagés (les 36 mois), concurrents potentiels du maître-colon, ce que ne sont pas les esclaves. Je le rappelle,

leur sort, était souvent pire que celle des esclaves (migrants malgré eux et victimes de l'exploitation colonialiste).

. Cela s'explique par le fait que la rareté des esclaves à cette époque fait qu'ils sont chers. Du coup, ils sont plus ou moins entretenus par le maître, comme de nos jours on entretient une machine agricole pour préserver son rendement.

. L'existence des maîtres et des esclaves dans cette première période de défrichage se passe dans une certaine proximité, une relative solidarité conflictuelle, voire promiscuité interraciale.

. Ce n'est que dans une deuxième phase que va se produire la mise en valeur du sol, précédent une troisième phase qui n'est autre que l'enrichissement d'une fraction des colons grâce au commerce des cultures tropicales d'exportation.

Une autre date capitale : 1785, promulgation du *Code Noir* (dont un des articles interdit les mariages interraciaux, pourtant tout à fait courants antérieurement).

. Ce texte juridique correspond précisément à l'émergence d'une classe qui va se désolidariser des valeurs créées par la cohabitation obligée du maître et de l'esclave.

. Le migrant, de colon qu'il est devient un suppôt du colonialisme et on assiste à la naissance de la caste békée (avec ses riches et ses pauvres), tous inscrits dans une solidarité raciale. Cette caste, va en effet prendre une certaine distance sociale et exprimer sa **distinction**, au sens bourdieusien du terme. Bref, en un demi-siècle une fraction des pauvres hères du début constituera la caste des puissants Békés, avec une grande capacité de lobbying auprès des pouvoirs successifs.

Le **racisme** et la discrimination, inexistant antérieurement, vont naître de cette mutation. L'extermination des Caraïbes participe aussi de cette volonté d'autochtonisation correspondant à ce que j'ai défini comme étant une créolisation symbolique.

. Constat au terme de ce premier point : un haut **degré d'élasticité** aura permis à une frange de colons un **rebond** assez considérable sur un **support-écosystémique** propre justement à favoriser un parcours débouchant sur la condition de grand Béké. L'écosystème en question est identifiable à la **société d'habitation esclavagiste**, sans laquelle ce rebond n'aurait pas eu cette ampleur. Le support de ce rebond est constitué par les esclaves et l'élasticité par l'âpreté au gain.

2) le deuxième parcours, je l'intitule « du négriisme à la négritude ».

. Les révoltes d'esclaves et le marronnage ont commencé très tôt à se produire, même si une partie de la population n'avait d'autre recours que la résignation, que celle-ci fût réelle ou stratégique.

. Les sentiments parfaitement compréhensibles de révolte et de haine, en réaction à l'exploitation ont pu, en face du racisme des Békés, alimenter un certain **négriisme**, par valorisation du nègre, négriisme qui, paradoxalement est en même temps relié à une

autodévalorisation du nègre. Ce phénomène a été analysé par Fanon, selon qui le nègre est une construction du Blanc. Il invite donc les afro-descendants à dépasser le négriisme pour s'affirmer comme des humains.

. Ce négriisme est légitimement présent dans les premières pages du *Cahier d'un retour au pays natal*, l'œuvre emblématique de la Négritude

. Mais, et c'est un point commun entre Césaire et Fanon, ce négriisme original va se transformer en **humanisme fraternel**, à la fin de l'emblématique *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire, dont je rappelle les tout derniers vers : « *Et le grand trou noir où je voulais me noyer l'autre lune, c'est là que je voudrais pêcher maintenant la langue maléfique de la nuit en son immobile verrition* ».

. Autrement dit, la Négritude est l'expression d'une certaine forme de résilience, permettant à l'Afro-descendant de retrouver sa dignité d'homme et de se débarrasser d'une aliénation multiséculaire liée à la subjugation. Le support de ce rebond est constitué par l'École laïque, et l'élasticité par l'**humanisme fraternel** diffusé par une certaine culture occidentale.

. Mais là encore, cette résilience ne concerne en réalité qu'**une infime partie** (une certaine composante lettrée de la population martiniquaise), la plus grande partie de celle-ci étant encore aux prises avec une certaine forme d'aliénation faite tout à la fois ou tour à tour **d'hypervalorisation négriiste** alternant avec **une honte** voire **une haine et de soi**.

.Le dépassement du négriisme, redisons-le, c'est la **Négritude** dans sa version humaniste.

. Mais la Négritude, si importante qu'elle soit, ne saurait être la mesure de toute la réalité martiniquaise, laquelle ne se réduit pas au seul héritage de l'Afrique, même si celui-ci est d'une importance capitale.

. On le sait, dépasser, c'est **passer par**. Le dépassement de la Négritude suppose donc qu'on **passe par elle**, c'est à dire qu'elle soit assumée par tous, y compris -pourquoi pas ?- de façon symbolique par les Békés, dont elle doit modifier l'imaginaire, en l'enrichissant, en lui apportant un certain don d'empathie intergroupe.

. Eh bien, c'est précisément dans une conception bien comprise de la **Créolité** que réside ce dépassement. Je rappelle la parution en 1988 de *l'Éloge de la Créolité* dont les trois co-auteurs sont Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et moi-même. Je signale que l'écosystème concerné par ce parcours est la **société d'habitation post-esclavagiste**, qui a permis l'accès des afro-descendants à l'École de la République.

3) D'où le troisième parcours. Je l'intitule, on s'en doute, « de **la créolité békée** à **une créolité martiniquaise** ».

. À la différence des États-Unis où la créolisation est seulement **symbolique** (par volonté immodérée, je le rappelle, d'autochtonisation), aux Antilles il s'est produit une double créolisation : **symbolique et fonctionnelle**.

. En effet, aux Antilles, en plus de la créolisation symbolique, la **créolisation fonctionnelle** a débouché sur l'élaboration d'une langue créole, voire d'une culture créole, ce qui n'est pas le cas des États-Unis, malgré l'existence très circonscrite d'un créole à base française en Louisiane.

. Selon la représentation initiale du monde des colons, je le rappelle, seul est censé être créole celui qui est né dans la colonie, par opposition au « Vié Blan », né en Europe et au « bossale », né en Afrique. Ainsi donc, pendant longtemps, seuls les Blancs étaient appelés créoles. On retrouve ici la logique du sol !

. C'est seulement au XVIII^{ème} siècle que les esclaves ont également été qualifiés de créoles. Aujourd'hui, l'association TOUS CREOLES -et cela constitue à mon avis une nouvelle perspective de résilience- a inscrit dans sa charte, dont je conseille la lecture, la volonté de mettre en œuvre une créolité qui concerne tous les Martiniquais.

. Nous devons être conscients de tous les risques d'**essentialisme** que peut entraîner la qualification de « créole » (risques envers lesquels je manifeste une vigilance sans relâche).

. Cela dit, force est de constater que, **là encore**, seule une partie encore très restreinte de la population est concernée par cette **orientation de résilience** que reflète l'adhésion à une certaine forme de créolité. Je veux parler d'une créolité qui est non pas une **identité**, mais un **choix**, celui du **partage symbolique** des ancêtres et la construction en commun d'un avenir.

. Malgré les critiques pas toujours fondées adressées à l'association TOUS CREOLES –que je connais un peu mieux pour avoir été invité à certaines de ses manifestations–, cette **résilience**, quoique concernant un périmètre encore minoritaire, vise à rassembler le peuple martiniquais au-delà des clivages générés par une histoire tragique. Le support du rebond est constitué par la Négritude césairienne et fanonienne, sans laquelle la créolité serait restée une idéologie de la domination d'une ethno-classe békée. Quant aux facteurs d'élasticité, ils sont produits par le contexte de la mondialisation, qui ouvre la voie à une reconnaissance du **Divers**.

. Cette fois, l'écosystème concerné correspond à la **société post-habitationnaire**, marquée par la mondialisation et ses effets sur l'évolution des idéologies.

Il est intéressant de noter qu'on assiste, depuis quelque temps, à l'émergence parallèle d'un mouvement dont l'initiative originelle est imputable à l'extrême gauche et dont l'inspiration est non pas politique mais « **charismatique** » (dans le sens non mystique de ce terme). Sans le moins du monde récuser la lutte des classes, ce mouvement a pour ambition de rassembler les Martiniquais, de les amener à « faire peuple », compte tenu des circonstances tragiquement perturbatrices qui ont présidé à la naissance et à la maturation de cette communauté. Ce mouvement s'est donné pour nom une expression haïtienne très riche de sens : « Kolétetkolézépol » (en français : collons nos têtes et nos épaules), que je me plais à

noter de façon continue, pour rester dans la métaphore du rassemblement et de la solidarité. Nul doute que ce mouvement s'inscrive lui aussi, mais avec des modalités différentes, dans la perspective d'une résilience martiniquaise.

Une remarque très importante : pour revenir à l'association TOUS CREOLES il est intéressant de constater que son logo est un **lélé**. Quant on sait que la traduction française du terme « lélé » est « fouet », ce mot recouvrant en réalité deux objets ayant des fonctions respectivement répressive et culinaire, on prend la mesure de la dimension psychanalytique de ce choix.

. En effet, l'instrument emblématique de la punition et de l'humiliation qu'était le fouet dans les mains du colon s'est transformé en symbole culinaire de mélange, de brassage, de mixage et de solidarité d'éléments divers.¹

. L'évocation de cette dernière phase de résilience vient clore le **cycle ternaire** que je viens d'évoquer et qui aligne dans le temps

- la société d'habitation esclavagiste,
- la société d'habitation post-esclavagiste
- et la société post-habitationnaire.

. Ce cycle rappelle précisément le principe dialectique de Hegel qui pose trois moments : la **thèse** (le discours béké des origines), l'**antithèse** (le discours de la Négritude) et la **synthèse** (le discours de la Créolité, à condition, qu'il échappe aux dérives de l'essentialisme).

En conclusion...

On constate, s'agissant de nos pays :

1/ que la résilience peut être totalement extérieure au domaine de l'**éthique**, comme en ce qui concerne l'émergence de la caste békée ;

2/ qu'elle ne concerne **chaque fois** qu'un groupe restreint (grands Békés, pour ce qui est du discours colonialiste, élite de couleur, pour ce qui est de la Négritude, démarche associative au périmètre encore limité pour ce qui est de la Créolité) ;

3/ qu'elle implique un certain facteur d'**élasticité** des entités concernées, en rapport avec un certain type d'inscription dans un **écosystème** plus ou moins favorable au rebond.

. J'en arrive à la conclusion que la notion de résilience ne renvoie pas seulement aux faits rétrospectifs, elle est aussi une réalité **projective**, voire **proactive**.

. Les questions (et ces questions, je les pose de manière claire et nette au professeur Cyrulnik) sont de savoir :

- quelles perspectives, selon lui, s'offrent à ce jour au peuple martiniquais, pour ce qui est de sa résilience, au regard des graves problèmes auxquels il se trouve confronté ?

- Le crime de l'esclavage étant inexpiable, comme le dit Césaire, les Martiniquais, dans leur grande majorité sont-ils, comme les esclaves d'avant- l'abolition de 1848, des biens meubles, des machines dont la réparation doit être assurée par des mécaniciens spécialisés, ou bien cette réparation doit-t-elle venir d'eux-mêmes, bref être une **autoréparation** ? Dans ce cas, quelles sont les conditions de cette autoréparation ? Autrement dit, quel type d'**élasticité** et quelle sorte de **support écosystémique** pourraient être en mesure d'assurer quel type de résilience dans une déclinaison qui soit **plus largement collective**, et en même temps propre à orienter les **destins individuels** ?

Je vous remercie de votre attention et votre patience.

Jean BERNABÉ,
Campus de l'UAG, Schœlcher,
10 novembre 2012